

## Les provocations littéraires d'Alain Roger

Alain Roger, *Rémission*, Paris, Grasset, 1990, 221 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 35, numéro 2 (206), avril 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1993). Compte rendu de [Les provocations littéraires d'Alain Roger / Alain Roger, *Rémission*, Paris, Grasset, 1990, 221 pages.] *Liberté*, 35(2), 112–117.

---

## LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAËTAN BRULOTTE

### LES PROVOCATIONS LITTÉRAIRES D'ALAIN ROGER

*Alain Roger, Rémission, Paris, Grasset, 1990, 221 pages.*

Alain Roger est un universitaire qui mène de plus une double carrière d'écrivain, comme essayiste et romancier. Dans ses essais, il s'intéresse à l'esthétique et a publié des réflexions sur la fonction de l'art dans *Nus et paysages* (Aubier, 1978), sur l'onomastique proustienne dans *Proust. Les plaisirs et les noms* (Denoël, « L'Infini », 1985), sur le discours du sexe dans *Hérésies du désir. Freud. Dracula. Dali* (Champ Vallon, 1986). À cause de l'accent mis sur des sexualités marginales fortes, ses œuvres romanesques, qui s'étalent sur vingt ans, de *Jérusalem ! Jérusalem !* (Gallimard, 1969) à *La Travestie* (Grasset, 1987) portée à l'écran, en passant par *Le Misogyne* (Denoël, 1976), *Hermaphrodite* (Denoël, 1977) et *Le Voyeur ivre* (Denoël, 1981), ont volontiers un ton provocateur.

Son roman le plus récent, *Rémission*, ajoute une autre figure lyrique à sa collection de personnages à la vie fantasmatique intense : il s'agit d'Éric Lemaire, libraire épicurien de Paris, grand amateur de livres, mais aussi de vins et de femmes. Venant de traverser la quarantaine, il est atteint de leucémie et l'imminence de la mort l'incite au bilan, avec ce que cette entreprise comporte d'insatisfaction, de culpabilité et de volonté de réparer les

torts commis. Au cours d'une deuxième rémission, il entend dans son for intérieur la voix pressante de l'agonie : « Répare ou meurs ». Aussi décide-t-il de se lancer dans une quête rédemptrice : à cette fin, il envoie une série de lettres de repentir aux femmes qu'il croit avoir meurtries soit par veulerie (Viviane), soit par trahison (Dominique), soit par égoïsme (Cécile), soit encore par cruauté (Solange). Et d'autres encore lui reviennent en mémoire : Marion, Ingrid, Odile, Madeleine, une geisha de Kyoto, Arlette. Le titre du roman combine ainsi les deux acceptions du mot *rémission* : diminution temporaire des symptômes d'une maladie, et grâce, pardon, salut.

Au cours de son entreprise de repentir, Lemaire s'apercevra cependant vite qu'il n'aurait, sans doute, jamais dû réveiller ces figures lointaines du passé : d'abord parce qu'elles ont beaucoup oublié ; ensuite parce qu'elles ne font que compliquer ses derniers instants. Loin d'être réconfortante, la voie de la rédemption le conduit au contraire au centre de la tragédie, dans des impasses existentielles. Seul le présent semble offrir des perspectives indulgentes et positives sous la forme gracieuse d'une jeune Beur, Seloua Noureddine, avec qui le héros connaît une relation amoureuse authentique.

Mais ce présent fragile se voit perturbé par les anciennes maîtresses que Lemaire a convoquées, Viviane et Dominique au premier plan. Dominique reprend contact avec Lemaire pour lui demander une faveur : procurer un travail à sa fille Isabelle. Lemaire accepte de l'embaucher à la librairie, mais il découvre bientôt qu'elle s'adonne à la drogue et l'encourage à se faire désintoxiquer. C'est Seloua, rencontrée par l'entremise d'Isabelle, qui désormais remplacera son amie à la librairie. Le mari de Dominique, Robert Valette, voulant mettre les choses au point avec Lemaire et lui faire comprendre qu'il ne supporte pas ses retrouvailles avec Dominique, l'invite à dîner en famille sous prétexte de

le remercier pour l'aide apportée à Isabelle. Lemaire subit au cours de cette soirée ce qu'il appelle la plus grande humiliation de sa vie, ce qui le décide à exécuter le mari rival. Première étape sur le chemin dramatique de la rémission : le crime. *Pecca fortiter*, lui commande sans cesse, depuis le début de sa rémission, la voix rapprochée de la mort. Il accomplit sa tâche meurtrière grâce à la complicité de Dominique, qui ne supporte plus ce mari trompeur, et surtout grâce à Seloua qui prendra en charge l'acte fatal parce qu'elle a elle-même des comptes obscurs à régler avec Valette (lequel était, notons-le, lepéniste, ce qui donne une couleur politique au meurtre). Ainsi libérée de son indésirable époux, Dominique essaie de reconquérir Lemaire, mais celui-ci n'en veut plus.

Viviane revient également et, grâce à un scénario un peu compliqué, Lemaire a la confirmation que sa sœur a toujours été amoureuse de lui et que cet amour l'a empêchée de s'attacher vraiment à d'autres hommes. Depuis son adolescence, elle veut se donner à lui et Éric se sent lâche de n'avoir jamais osé. Frère et sœur profitent alors de la rémission pour actualiser leur désir et font enfin l'amour ensemble. L'inceste : deuxième étape dans l'escalade du *pecca fortiter*. Croyant que cet acte va tout changer, Viviane veut alors laisser son mari pour venir vivre avec son frère, non sans accompagner son offre d'une imposante dot. Mais Lemaire ne veut ni d'elle ni de son argent. Il est très attaché à Seloua et il considère ces retrouvailles comme la « réparation d'un oubli de jeunesse » (p. 195), rien de plus, une fin plutôt qu'un commencement. Apprenant cela, Viviane tentera de se suicider. On la sauvera de justesse.

Dominique et Viviane ne sont que deux coups de vent parmi toute une « rafale de téléfemmes » qui assaillent Lemaire, dont Solange remariée à un photographe américain qu'elle trompe joyeusement, une Belge truculente, Danielle Demulder, surnommée Dédé d'En-

vers (*sic*), bien qu'elle soit de Namour (*sic*), Madame Meyrieux, de Clamart. Mais ces femmes ne lui proposent que l'adultère et l'aventure, idées qui appartiennent désormais pour Lemaire au monde d'avant Seloua. La situation de Lemaire entouré de toutes ces femmes envahissantes se rapproche fortement de cette parabole algérienne qu'évoque Seloua. Un sage vit dans les nuages. Sa renommée est si grande que tous les nuages accourent de l'azur pour se presser autour de lui, au point qu'ils parviennent à lui cacher le soleil, d'où il tire sa sagesse. Après les avoir en vain priés de le laisser tranquille, il essaie de les chasser. Mais rien n'y fait. Ils s'amoncellent de plus en plus nombreux, car ils souffrent de le voir s'agiter. Quand ils comprennent enfin qu'ils sont responsables de son mal, il est trop tard : le sage est mort étouffé. Ils fondent alors en sanglots et donnent ainsi naissance à l'orage. Voilà bien, présentée d'une façon imagée, la situation de Lemaire : on le voit au moment névralgique de la fable où il essaie de repousser les nuages de femmes qui s'accumulent autour de lui et qui l'empêchent de revivre à la lumière de Seloua et de l'amour.

Parmi les nombreuses figures féminines de ce roman, Seloua, étudiante à Nanterre, ondine en jean, à qui Lemaire veut être fidèle, représente sans doute la femme idéale pour lui. Elle allie la féminité à la masculinité (par son corps de pugiliste, sa formation militaire — qui excite tant Lemaire —, son association à un lot d'armes révolutionnaires clandestines qu'elle cache chez le libraire), la vie intellectuelle (c'est une grande liseuse de Proust, Kafka, Bataille, Mertens, Jabès, Braudeau, notamment) à un côté primaire sensoriel (elle aime les tournées dans les bars nocturnes et elle entraîne Lemaire dans un *peep show*, entre autres), la sagesse à la jeunesse enfin. On la représente comme une sorte de mère permissive qui reconforte Lemaire, l'aide, le soutient, approuve ses excès, souffre en silence les assauts des autres

femmes et ne lui reproche jamais rien. Avec elle, Lemaire développe une exceptionnelle complicité. À ses yeux, c'est la seule femme qui puisse offrir une solution à ses conflits intérieurs et qui donc soit digne de devenir sa femme et d'avoir l'usufruit de la librairie.

Lemaire lui propose le mariage. Elle accepte. Mais la maladie a repris le dessus pour de bon. Ils consomment finalement leur union à l'hôpital, au cours des derniers moments de vie du libraire, alors qu'il est à demi inconscient sur son lit de moribond. Cette union pourrait cependant tout aussi bien n'avoir lieu que dans l'imagination du héros, tout nous étant présenté d'une manière ambiguë à travers le monologue intérieur d'une conscience mi-lucide, mi-hallucinée, d'où il est impossible de départager la réalité du délire. Quoi qu'il en soit, Seloua est un rayon de soleil qui vient éclairer sur le tard les ultimes instants de survie de Lemaire. Alain Roger a réussi ici à camper une passion immortelle entre un Français et une Arabe qui dépasse le racisme grandissant de la France actuelle et à créer, avec Seloua, un personnage fort attachant qui pourrait avoir sa place dans la galerie des femmes fictives de la littérature mondiale.

*Rémission* est en outre un roman qui regorge d'inventions verbales. Le narrateur prête à Lemaire sa passion des mots et des noms propres. Avec le mot *musulmane* par exemple, il imagine toute une comptine : « amuser, musarder, musaraigne... mur usé, trou s'y fait, rat s'y met... » (p. 139) Pour qui avoue avoir la folie des noms propres, les prénoms inspirent d'ingénieuses dérives paronomastiques : Solange, « cet ange que je voulais souiller, clouer au sol » (p. 10) ; Isabelle l'indolente, « belle, d'une beauté "égale", telle une mer étale, Isola Bella, Belle-Île-en-Mer » (p. 37); et surtout Seloua, « le nom de la salive, le son de la succion », Seloua, « saoule », « soyeuse », « seloyeuse », « Lou Salomé », fondatrice du « Sélouisme » (sorte de soufisme au fémi-

nin). Les néologismes abondent, les mots-valises pululent. Tout cela témoigne d'une véritable jouissance dans la manipulation de la langue : *putoyer*, *phallucination*, *orgasthme*, *cadavérique*, *librairtin*, ne sont que quelques exemples de cette inventivité verbale. Lemaire n'aime pas seulement les livres, les vins et les femmes, il joue avec les mots et les noms avec une rare dextérité.

La construction du récit est relativement simple. La narration fait alterner les lettres échangées entre Lemaire et ses correspondantes avec les passages narratifs au cours desquels nous sommes au plus près de la conscience de Lemaire. Dans ces derniers qui présentent surtout le point de vue du héros, le narrateur saute souvent du *il* au *je*, ce qui brise la distance trop grande instaurée par la troisième personne, mais crée aussi chez le lecteur des effets de surprise. L'auteur manifeste en outre un sens développé du suspens : c'est particulièrement évident dans la scène du crime où tous les éléments sont parfaitement bien dosés et articulés.

L'histoire repose enfin sur une fine érudition. Les innombrables clins d'œil littéraires et allusions artistiques, qui vont des références de lecture de Lemaire, d'Isabelle ou de Seloua aux commentaires savants sur, par exemple, la convoitise balzacienne d'un personnage ou le flaubertisme d'une situation, ne participent d'aucun pédantisme : ils font au contraire tout naturellement partie de la culture livresque du libraire Lemaire.

L'histoire de ce séducteur mourant parmi les femmes et les livres dans le Paris actuel ne manque décidément pas de charme. Jeunes filles rangées, cependant, s'abstenir.